

Yasmina Reza

2 JANVIER > ROMAN France

La comédie humaine

Retour triomphal au roman de **Yasmina Reza**, *Heureux les heureux* entrelace les personnages et les histoires avec une rare virtuosité.

Auteure de pièces jouées partout dans le monde, telles *Conversations après un enterrement* (1986), *Art* (1994) ou *Comment vous racontez la partie* (2011), metteuse en scène de théâtre et de cinéma, Yasmina Reza s'est peu aventurée dans le domaine romanesque. Après *Adam Hamburger* (Albin Michel, 2003), qu'elle a ensuite repris sous le titre *Hommes qui ne savent pas être aimés* (Le Livre de poche), la revoici en librairie avec une ronde d'une rare virtuosité, *Heureux les heureux*. Le roman choral fait se succéder au premier plan de nombreux protagonistes ayant tous un lien entre eux. Le lecteur fait d'abord connaissance avec Robert Toscano lorsqu'il remplit son chariot des courses pour le week-end au supermarché. Le journaliste est accompagné de sa femme Odile, la mère de leurs deux fils, une avocate, dont on apprendra plus loin qu'elle a un amant. Les courses, on le sait, c'est souvent la plaie. Le ton monte vite pour une histoire de fromage, les

engueulades et les menaces tonnent. D'ailleurs, Odile trouve que tout énerve Robert, « *les opinions, les choses, les gens* ». Sauf que, d'après elle : « *On accepte d'un héros de la littérature qu'il se retire dans la région des ombres, pas d'un mari avec qui on partage la vie domestique.* »

Ensuite, Vincent Zawalda accompagne sa vieille mère à sa séance de radiothérapie. Celle-ci est une dame veuve, dure d'oreille, bavarde et persuadée que « *le monde est une vallée de larmes* ».

Yasmina Reza réussit ici à tisser les fils d'une comédie humaine où l'on rit parfois franchement avant d'avoir le cœur serré.

Les Hutner, Pascaline et Lionel, eux, sont des amis de toujours des Toscano. Les pauvres ont un sérieux problème avec leur fils Jacob et ne supportent pas « *la moindre nuance d'humour sur le sujet* ». Il faut dire que le jeune homme est fou de Céline Dion au point de se prendre pour la chanteuse canadienne et de parler comme elle... Citons encore Marguerite Blot, professeure d'espagnol qui s'est éprise d'un collègue affublé de

« *la coiffure des Beatles cinquante ans après* ». Philip Chemla, oncologue qui désire « *souffrir d'amour* » et confesse qu'il trouve son plaisir avec des inconnus qu'il paye. Ou Hélène Barnèche, qui estime que « *les émotions sont effrayantes* » et affirme qu'elle voudrait que « *la vie avance et que tout soit effacé au fur et à mesure* ».

Sur un rythme endiablé, Yasmina Reza traite de l'amour et de l'amitié, du mariage et de la famille, de la vie et de la mort. L'auteure de *L'aube le soir ou la nuit* (Flammarion 2007, repris en *J'ai lu*) connaît sur le bout des doigts la psychologie complexe des hommes et des femmes, quel que soit leur âge. Elle met à nu leur force et leur fragilité, leurs petits arrangements avec la réalité à l'aide d'une plume affûtée. La romancière réussit ici à tisser les fils d'une comédie humaine où l'on rit parfois franchement avant d'avoir le cœur serré. Composé et orchestré avec un art aigu des situations et des dialogues, *Heureux les heureux* sonne juste grâce à une formidable galerie de personnages. **ALEXANDRE FILLON**

Yasmina Reza

Heureux les heureux

FLAMMARION

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-08-129445-5

SORTIE : 2 JANVIER



9 782081 294455

3 JANVIER > ROMAN France

Au pays de l'or noir

L'épopée tragicomique de Pietrangeli, le poète du *caffè*.



Pour la plupart des amateurs, le meilleur café du monde est le Blue Mountain de la Jamaïque, dont les fèves se négocient au prix de la truffe ou du caviar. *Il cavaliere* Massimo Pietrangeli, lui, ne partage pas cet avis. A ses yeux, le nectar des nectars, l'élixir de vie, provient de Churuca, un coin perdu du Costa Rica, sur les pentes brumeuses d'un volcan en perpétuelle éruption. C'est là que sa famille, torréfacteurs depuis trois générations, possède quelques hectares qui produisent ce café qui l'enchanté et auquel il a voué sa vie.

Massimo est né à Bologne, qu'il a quitté pour s'établir à Rome. Il y a fait fortune et gloire, devenant même le fournisseur exclusif du président de la République, Einaudi, qu'il va livrer en personne chaque matin pour une cérémonie païenne et gourmande, en son palais du Quirinal. Mais le jour où commence notre histoire, le maestro manque pour la première fois son rendez-vous. On est en 1954, il a 71 ans, et il vient d'être victime d'un infarctus sévère. Alors qu'il est dans le coma, et qu'on craint une issue fatale, la famille se précipite au chevet du patriarche, mi-éplorée mi-concupiscente. Il y a là Oreste, le fils aîné falot, qui ne s'intéresse qu'au jeu de cartes, avec sa femme Erminia, qui le mène à la baguette ; la sœur aînée, Lucrezia ; le frère cadet, Drago, moine franciscain venu de son couvent parmesan ; Chiara, l'aînée des filles, romancière à succès qui s'est affranchie

DR ALBIN MICHEL



Olivier Bleys

du poids du clan ; et Graziella, la cadette, mère de famille plus conventionnelle, mariée à Romeo, un imprimeur milanais nouveau riche et d'une rare muflerie, une espèce de Séraphin Lampion. Tout est prêt pour le dernier acte : mort, funérailles et succession. Mais voilà, Massimo ne meurt pas. Il ressuscite même, provisoirement, grâce à une tasse de son sublime *caffè*, prélevé dans sa cassette personnelle, qui l'accompagne depuis près d'un demi-siècle. Depuis son premier voyage initiatique au Costa Rica, en 1908. Seulement, la réserve s'épuise, et le vieil homme sait qu'il ne tiendra plus très long-

temps. Il décide alors d'embarquer toute sa smala jusqu'à Churuca, sous prétexte de se ravitailler. En fait, comme un éléphant qui, son heure venue, se dirige vers le cimetière, Massimo retourne sur le lieu emblématique de toute son existence. Là, aussi, où il a perdu Ornella, son premier et seul amour, en 1909, à cause du volcan en furie. Gioconda, sa seconde épouse, morte en 1947, ne fut que la mère de ses enfants. Au fil des étapes, en voiture jusqu'à Bordeaux, en bateau jusqu'à Limon, via les Açores et les Antilles, puis à travers la jungle tropicale, Massimo raconte ses souvenirs, son parcours à Chiara, devenue son historiographe. *Le maître de café*, nouvelle prouesse d'Olivier Bleys, est un road-trip familial et burlesque, une espèce de *Tintin au pays de l'or noir* version spaghetti, riche en rebondissements, péripéties et crêpages de chignon. C'est une belle histoire humaine avec un héros, Massimo Pietrangeli, attachant et inoubliable. C'est surtout le tour de force d'un écrivain doué, qui a le chic pour dénicher des sujets originaux – la fabrication du pastel toulousain au Moyen Age, la guerre des tulipes dans les Pays-Bas au XVII^e siècle, ou la construction de la tour Eiffel, par exemple – qu'il traite avec érudition, élégance, et une rare puissance d'évocation. Avec ce beau livre, le discret **Olivier Bleys** confirme qu'il est l'un des tout meilleurs romanciers de sa génération.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Olivier Bleys

Le maître de café

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 11 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-226-24514-4

SORTIE : 3 JANVIER



9 782226 245144

17 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Frère Jacques

L'histoire sensible et pudique d'un jeune homme « dévasté ».



A force de lire **Erwan Desplanques** dans la revue *Décapage* qui vient de migrer chez Flammarion et dont il constitue l'un des piliers, on était persuadé qu'il avait déjà publié. Erreur, puisque *Si j'y suis* est son premier roman. Un livre où il est tout entier.

Le narrateur, Jacques, correcteur de presse, amateur de jazz et de photographie, se dit « dévasté ». Sa mère est en train de mourir à l'hôpital, malade de clinophilie ou « syndrome du glissement ». La vie la quitte irrémédiablement. Elle va tomber dans le coma, puis s'éteindre. Pour tenter de se reprendre, il décide de retourner sur la plage des Landes de son enfance, et se fait héberger quelques jours par Marion, son ex, une « femme entre deux âges » qui possède là-bas une vieille villa rustique. Mauvaise idée : Marion est avec Edouard, un bellâtre prof d'anglais, et fait com-



Erwan Desplanques

PAULINE NORMAND/TOULIER

prendre à Jacques qu'il faut qu'il parte. « *Je gêne* », constate-t-il, s'abandonnant à sa culpabilité coutumière.

Six mois plus tard, *ici*, c'est-à-dire à Paris, il reprend sa vie « normale » mais pas très satisfaisante, entre Denis, son collègue journaliste devenu ivrogne parce que ça fait « marrer » les autres, ou un oncle ultracatholique qui essaie de ramener cette brebis égarée au bercail. Après un Noël en solitaire, il trouvera une catharsis provisoire dans un match de foot qui lui inspirera cette réflexion : « *Il faut que je relise Camus.* »

Il faut aussi qu'il parte, qu'il essaie d'oublier ses chagrins, *ailleurs*. En l'occurrence au Vietnam, à Hanoi. Ce qui nous vaut quelques belles pages exotiques. Nouveau barbare en Asie, Jacques revit un peu : il fait de la moto (et tue un chien), rencontre May, une autochtone dont il n'est pas loin de s'éprendre. Il semble se retrouver, mais la réalité a tendance à le fuir à nouveau, comme du sable qui coule entre nos doigts.

Tout cela est sensible et pudique, rondement mené, bref mais dense. Composé en triptyque, *Si j'y suis* est un livre sur le passage à « l'âge mûr » et les premières épreuves qu'il réserve, ruptures, chagrins, deuils, impression de vacuité, d'inutilité sur terre. Un roman introspectif et fin, jamais ennuyeux. Erwan Desplanques, 33 ans, fait preuve d'une maturité littéraire très prometteuse.

J.-C. P.

Erwan Desplanques

Si j'y suis

L'OLIVIER

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-8236-0104-6

SORTIE : 17 JANVIER



9 782823 601046

10 JANVIER > ROMAN France

Rendez-vous en Inde

Catherine Cusset entrelace les vies d'un groupe de Français invités d'une manifestation culturelle dans le sud de l'Inde.



Un an après les attentats de Bombay, trois Français débarquent à Trivandrum, dans le Kerala, à l'invitation de l'Alliance française, pour participer à une semaine de rencontres culturelles. Sous le prétexte professionnel, chacun d'eux est animé de motivations plus intimes : l'éminent intellectuel Roland Weinberg, qui n'est pas revenu depuis dix-sept ans en Inde où il a vécu autrefois, a le projet de revoir un vieil amour. Rendez-vous secret dont il n'a pas parlé à Renata, la compagne italienne de vingt ans sa cadette venue le rejoindre. « *A 64 ans, il était toujours un très gentil petit garçon qui ne savait pas dire non à une jolie femme.* » Charlotte, 47 ans, universitaire à New York et cinéaste, marié à un Américain et mère de deux fillettes – personnage qui emprunte quelques caractéristiques à la biographie de Catherine Cusset –, met quant à elle pour la première fois les pieds dans ce pays qui lui évoque sa relation avec une amie proche, morte quelques mois plus tôt, dont le scénario de son dernier film, *La rivalité*, s'inspire. Le seul qui semble être concentré sur son rôle d'écrivain en tournée à l'étranger est Raphaël Eleuthère, pseudo de l'auteur

quadragénaire de *Tout sur moi*, une autofiction. Pourtant, lui aussi, va être rattrapé par son passé, reconnu par Géraldine, la responsable de l'organisation de la manifestation, une jeune femme d'origine bretonne mariée à un Indien musulman, mère d'un bébé de dix mois.

Hôtels de luxe, dîners avec plans de table diplomatiques, tourisme encadré, conférences devant un public plus ou moins dense et concerné, échanges intellectuels pris dans les contingences logistiques..., pendant ces huit jours de parenthèse loin des terres familières, dans une ambiance de colonie de vacances, les uns et les autres vont devoir faire face aux tiraillements de leurs engagements, à la tentation de saisir le désir qui passe, à l'impossibilité de recoller les morceaux épars de leurs histoires croisées.

Le dixième roman de Catherine Cusset, lectrice admirative des *Illusions perdues*, comme l'est dans *Indigo* le personnage de Paul, s'inscrit dans cette veine *Comédie humaine*, avec l'efficacité romanesque d'*Amours transversales* (paru en 2004 et disponible en Folio), pour articuler un jeu léger et dangereux de coïncidences. V. R.

Catherine Cusset

Indigo

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : 19,90 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-07-013838-8

SORTIE : 10 JANVIER



10 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Partir, dit-il

Sébastien Bonnemason-Richard signe un premier roman glacial et sophistiqué.



Sous son titre superbe – un alexandrin emprunté à Racine –, ce premier roman de Sébastien Bonnemason-Richard est un exercice de style chic et intello, truffé de citations et de références. De poètes essentiellement, Rimbaud, Jaccottet ou Lorand Gaspar. Mais Nabokov est aussi convié. Un mini-thriller glacial et sophistiqué, un road-movie introspectif où on se laisse porter par le narrateur. Un jeune galeriste bordelais qui, un jour, met ses affaires en ordre et part, sans espoir de retour. Il plante ses amis, résilie son abonnement téléphonique, et confie la galerie à Laura, son assistante, qu'il a formée en catimini depuis longtemps. Ce garçon n'est pas du genre à s'en remettre au hasard. Seul dans son 4x4, outillé d'un GPS, il s'apprête à parcourir 1 795 km, de Bordeaux jusqu'à Aberdeen, pour retrouver la fille qui fut son grand amour, qui l'a quitté, mais dont il est persuadé qu'elle l'attend toujours, dans son hiver écossais. C'est ce qu'on apprend au fil des flash-back qui émaillent le périple. Et il la retrouve, en effet. Il l'attend devant Whitehall Place, la bibliothèque de

l'université. Mais la belle n'est pas seule, visiblement éprise d'un autre. L'amoureux transi va alors se venger de façon cruelle et préméditée, avant de se lancer dans une macabre cavale septentrionale jusqu'à Veg, face aux îles Feroe. Point de départ idéal pour une nouvelle vie, sous d'autres latitudes, et une autre identité. Pourquoi pas l'Asie ?

Brillant sujet, le jeune Sébastien Bonnemason-Richard, né en 1977, est universitaire, spécialiste du roman très contemporain, et il enseigne aujourd'hui au lycée français de Phnom Penh. Il se dit influencé par des écrivains comme Toussaint ou Quignard. On pourrait ajouter d'autres lectures et références. Mais il a su s'en affranchir, pour ce livre bref et intense. L'auteur ne manque pas d'humour, ainsi qu'en témoigne l'intéressant « Autoportrait » sur lequel se clôt *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre*, ni de culot. Il revendique son statut d'écrivain non conventionnel avec un « *Madame Bovary, c'est moi, aussi* », réjouissant et prometteur. J.-C. P.

Sébastien

Bonnemason-Richard

Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre

ALMA ÉDITEUR

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 124 P.

ISBN : 978-2-362790-55-3

SORTIE : 10 JANVIER



16 JANVIER > ROMAN France

Une sale histoire



Depuis *L'étreinte* (Gallimard, 1997) jusqu'à *Pas son genre* (Grasset, 2011), en passant par *Paris l'après-midi* (Grasset, 2006) ou *Confession d'un timide* (Grasset, 2010), on aime bien **Philippe Vilain** et ses

romans qui ne sont jamais tout à fait ce qu'ils ont l'air d'être, comme sortis de leur orbite autofictionnelle, comme autant de confessions fallacieuses. Le héros de Vilain, mâle occidental en quête d'une plénitude évanouie, ne se peint généralement pas en majesté, mais s'il gratte ses plaies, c'est moins pour éprouver le délicieux rappel de sa douleur que pour dissimuler quelque secret plus inavouable encore. Celui de sa solitude. Ou peut-être de son indifférence.

Ainsi du héros, désolant autant que désolé, de son nouveau roman, *La femme infidèle*. Un homme, pas plus remarquable qu'un autre, au mitan de sa trentaine, expert comptable auprès d'un cabinet d'assurances, qui par désœuvrement et distraction apprendra à la lecture de SMS reçus et envoyés par sa femme qu'il est un homme trompé. D'une certaine

RUDY WAKS

Philippe Vilain



façon, cette mauvaise fortune sera sa chance. Loin de s'en ouvrir à quiconque, et surtout pas à sa femme adultère, il plongera avec un trouble délice dans les rets de la sidération. A la misérable enquête qu'il entreprend alors, filant sa femme de son foyer jusqu'à son travail et l'hôtel où elle retrouve son amant, s'en substitue une autre, sur lui-même, sa force d'inertie, les tenants et les aboutissants de son désir. Il écrira : « *Si je déplorais que, pour être heureux, à tout le moins pour avoir conscience de l'être, le bonheur dût s'éprouver dans la douleur, se payer d'un malheur, je découvrerais en même temps, ironiquement j'allais dire, combien l'infidélité de ma femme m'instruisait, ce que, de l'amour, de mon couple et de moi-même, cette infidélité me révélait.* »

Le chagrin le laisse italien et libre. *La femme infidèle* est une éducation sentimentale.

OLIVIER MONY

Philippe Vilain

La femme infidèle

GRASSET

TIRAGE : 7 500 EX.

PRIX : 14,95 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-246-79203-1

SORTIE : 16 JANVIER



10 JANVIER > ROMAN France

En trompe-l'œil

Dans son cinquième roman, la psychanalyste Alice Massat imagine un conte doucement féroce sur l'imposture des apparences.



Désormais chez Joëlle Losfeld après quatre livres publiés chez Denoël, Alice Massat, découverte avec *Le ministère de l'intérieur* en 2003, continue d'explorer avec ces *Quatre éborgnés*, l'empire des apparences dans un roman en forme de conte.

L'héroïne, Lune, 23 ans et un déjà long passé de formations et de petits boulots, vient d'entrer comme stagiaire chargée du « confort des journalistes et des tâches subalternes » dans le groupe de presse Scoop qui édite un hebdomadaire à grand tirage assorti d'un supplément trimestriel de prestige, *Glyphe*, dont le bouclage est dans quelques jours. Personne ne lui prête attention. Toute l'équipe est accaparée par la modification en urgence du sommaire du magazine après l'agression dans laquelle Isidore Dumoufflé, l'architecte star qui devait faire la couverture, a perdu un œil. Le photographe Gaspard Sand est chargé de tirer le portrait du remplaçant, l'écrivain à succès, enseignant historien du beau, Ugolin Doutre, auteur d'un livre sur l'image et le regard. C'est le rédacteur pigiste Jefferson Schnick qui réalisera l'entretien. Ajoutons que Gaspard Sand sort avec Lune depuis cinq mois, mais ignore encore où elle habite ; que l'universitaire promu en une, dont la mère, « gorgone » collectionneuse d'insectes épinglés, vient de mourir des suites d'une

DR/JOËLLE LOSFELD



Alice Massat

maladie de l'œil, vit dans un hôtel particulier et qu'il y héberge... Lune, qui est aussi son assistante sous le nom de Leonora ; et qu'à la fin une femme et trois hommes, dont le créateur d'une chaîne de produits

bio, seront devenus borgnes... On ne démontrera pas plus l'échafaudage ludique des interconnexions qui lient entre eux les différents protagonistes. Pas plus qu'on n'orientera le lecteur sur la piste d'un roman à clés où seraient travesties ou recomposées quelques figures typées d'un certain milieu intellectuel et médiatique. Derrière la fantaisie un peu naïve du conte, son côté morale du châtiement, on admirera plutôt l'élégant détachement du style au service d'une douce et discrète férocité dans l'analyse de différentes relations d'aliénation et de manipulation. Et on observera les fascinantes éclipses de Lune, ce personnage de souris transparente, actrice douée d'un petit théâtre en trompe-l'œil. Jeune femme experte dans l'art de passer inaperçue, observant le jeu social sans paraître s'y impliquer, elle incarne un modèle de fausse passive et révèle une docilité étonnamment offensive. Lune porte bien l'un de ses prénoms de scène : si elle n'éblouit pas comme le soleil, elle n'en commande pas moins certains mouvements occultes du monde, et sa luminosité opaque éclaire la nuit tombée sur les éborgnés qui, comme le note le profes-

seur Doutre, ne perdent pas la vue mais la profondeur de champ.

Alice Massat, qui est aussi psychanalyste, publiera un essai chez Odile Jacob en avril prochain, sous le titre *Le succès de l'imposture*.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Alice Massat

Les quatre éborgnés

JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 150 P.

ISBN : 978-2-07-247297-8

SORTIE : 10 JANVIER



9 782072 472978

3 JANVIER > ROMAN France

Cul feuillu

Une réjouissante parabole sur l'animal et le végétal.



Un beau jour, A., qui se définit comme un « paysan » et s'est spécialisé dans la culture des bambous en Ariège, rencontre à Foix la brillante Maïa, aussi belle qu'inquiétante : chercheuse en paléontologie, mais encore « petite voleuse » et « marie couche-toi là ». Coup de foudre et vrai bonheur. « Je suis le roi du pétrole », pense A., le narrateur. Mais deux événements viennent bientôt tout chambouler : Maïa, la police aux trousses, doit prendre la tangente. Quant à A., une tige de bambou lui sort du coccyx, lui causant un mal de chien. Le tandem improbable, qui se prend un peu pour de modernes Bonnie & Clyde, va passer quelques mois en cavale, travaillant à Eglisemeur-près-Milhom, en Auvergne, pour le cirque du Grand Tournant, par ailleurs bâti en bambou. A., avec son « cul feuillu », se métamorphose en Arcimboldo et joue les attractions, tandis que Maïa



Jocelyn Bonnerave

HERMÈNE TRYSSEL

tente de le consoler parce que, son sang s'étant changé en sève, il ne parvient plus à éjaculer lorsqu'ils font l'amour. Leurs étreintes recourent alors au tantrisme.

Quelque temps plus tard, après que Maïa eut purgé une courte peine de prison, nos tourtereaux se retrouvent à Paris. A. se cache dans les sous-sols du Muséum d'histoire naturelle, au Jardin des Plantes, tandis qu'elle reprend ses travaux scientifiques. Le héros, « premier animal à faire de la photosynthèse », devient un cas d'espèce, un objet d'étude pour les chercheurs, et

aussi pour un labo pharmaceutique suisse, qui rêve de cultiver les hommes bambous pour en faire de la pâte à papier. Il faudra toute l'habileté de Maïa pour soustraire son compagnon à son triste sort de cobaye et l'exfiltrer vers des latitudes plus clémentes et plus tropicales, où ses congénères épanouissent leurs racines, tiges et feuillage en toute quiétude.

Deuxième livre de Jocelyn Bonnerave après *Nouveaux Indiens* (Seuil, 2009), *L'homme bambou* peut se lire comme une parabole sur le monde moderne, ses rapports compliqués avec la nature.

Servi par un humour décalé, des dialogues vifs et incisifs, le roman est aussi une love story farfelue entre un « rhizomme » et une « kleptowoman », dans un univers où tout n'est qu'illusion. C'est le sens même de Maïa (ou Maya) dans la mythologie hindoue. J.-C. P.

Jocelyn Bonnerave

L'homme bambou

SEUIL,
« FICTION & CIE »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-02-109824-2

SORTIE : 3 JANVIER

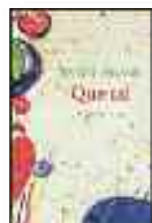


9 782021 098242

3 JANVIER > RÉCIT France

Un amour de chat

Editeur et écrivain, **Daniel Arsand** raconte l'amour qu'il portait à son chat, Que tal, dans un récit du même nom.



On a encore en mémoire le précédent livre de Daniel Arsand, *Un certain mois d'avril à Adana* (Flammariion, ressort en « Libretto »), couronné par le prix Chapitre du roman européen 2011, magnifique opus sur un monde sur le point d'exploser.

Editeur du domaine étranger chez Phébus depuis 2000, écrivain, l'auteur de *La province des ténèbres* (Phébus, 1998, prix Femina du premier roman, repris en « Libretto ») et d'*Ivresses du fils* (Stock, 2004) revient cette fois avec un mince et tendu récit autobiographique.

Il est ici question d'une histoire d'amour et d'absolu. Celle qui a uni le narrateur à un être si proche et si indéchiffrable. Un être au « pas de brume », « agile, ailé », qui lui a apporté la paix et la limpidité. Avant leur rencontre, le narrateur est un homme de 42 ans seul et au chômage. Un homme las, las d'une « robuste lassitude » qui le maintient à la vie, las des démons qui le plongent dans des abîmes de désespoir. Un fils aussi, un orphelin qui repense à ses défunts parents. Aux

bois de son enfance, « aux bruyères et aux genêts ». A ses anciens amants, dont celui, fugace, qui lui affirmait qu'il était infichu d'aimer.

Puis arriva dans sa vie un chat de gouttière, un « fauve en miniature » qui sentait le talc. L'animal « couleur de neige et d'argent » est baptisé Que tal. Il se révèle exclusif, n'appréciant guère que son maître reçoive des garçons. D'abord stressé, il tolère peu la caresse, montre vite les griffes. La « bête tutélaire » s'est ensuite « magnifiquement » accordée au quotidien du lecteur et écrivain. Personnage singulier qui dort seulement quelques heures par nuit, se dit être « si peu », se tient à distance de bon nombre de ses semblables, réfugié dans le calme de son appartement ou sur une méridienne. Ces deux-là seront compagnons, jusqu'au décès de Que tal le 9 juin 2005, emporté par une embolie chez le vétérinaire.

Le livre de Daniel Arsand est un texte poignant sur la douleur et l'absence. Un cri, une saignée littéraire, une stèle vibrante dressée à l'aimé.

AL. F.

Daniel Arsand

Que tal

PHÉBUS

TIRAGE : 4100 EX.

PRIX : 11 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-7529-0752-3

SORTIE : 3 JANVIER



9 782752 4907523

3 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Les disparus



Le héros du nouveau roman de **Thomas H. Cook** habite à Winthrop, ville radieuse et prospère. Il est journaliste au *Winthrop Examiner* où il lui arrive de parler d'un salon de beauté pour animaux, du jardinage d'été ou de faire le

portrait d'un chef de chœur. Jadis, à une époque où « les trains cliquetants et les navires à aubes poussifs » étaient ses seules demeures, George Gates écrivait des récits de voyage. Notre homme ne s'est jamais remis de la perte de son fils Teddy âgé de 8 ans. Le petit garçon a été enlevé et assassiné, son meurtrier jamais retrouvé.

Chez O'Shea, Gates discute un jour avec Arlo McBride, ancien flic de la police d'Etat du bureau des personnes disparues. Lui est obsédé par une autre affaire mystérieuse. Celle concernant Katherine Carr. Une sorte de poétesse agressée chez elle, dans la ferme où elle vivait seule depuis la mort de son grand-père, par un inconnu avec un couteau et une

RICHARD O. PERRY



Thomas H. Cook

cagoule noire. Katherine a ensuite disparu sans que l'on sache ni où ni pourquoi, laissant un texte de fiction où elle réécrit sa vie. Katherine Carr, Gates se met à en parler à Alice Barrows, qu'il commence à rencontrer régulièrement. Une gamine de 12 ans, atteinte d'une maladie qui la fait vieillir prématurément, qui aime à se plonger dans les romans policiers de Rex Stout... Les lecteurs d'*Au lieu-dit Noir-Etang* (Seuil, 2012) et des *Ombres du passé* (« Série noire », 2009, repris en Folio policier) doivent s'engager dans l'étrange labyrinthe où les invite Thomas H. Cook. Lequel prouve ici qu'il reste un maître des constructions en abyme et des ambiances lancinantes. AL. F.

Thomas H. Cook

L'étrange destin de Katherine Carr

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR PHILIPPE LOUBAT-DELRANC

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 19,80 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-02-103017-4

SORTIE : 3 JANVIER



9 782021 030174

17 JANVIER > PREMIER ROMAN Grande-Bretagne

L'amour seul

Premier roman de l'essayiste et traducteur américano-israélien **Hillel Halkin**, *Mélisande ! Que sont les rêves ?* est une histoire d'amour et de vérité.



C'est un poème griffonné à la vavite par un homme amoureux, le matin de son mariage. Une traduction de Heine : « *Mélisande ! Que sont les rêves ? / Qu'est la mort ? Chimère. / La vérité appartient à l'amour seul. / Et, beauté éternelle, je t'aime.* » Ce texte,

tous les autres (ceux lus, ceux écrits, petits mots échappés du quotidien témoignant de la brève éternité de l'amour), c'est la bande-son de la vie d'Hoo, 30 ans, le temps d'un regret, du New York des années 1950 à une île grecque dans les années 1980. Mélisande, c'est la femme aimée, perdue et pourtant éternellement retrouvée, qu'il a choisie et qui ne le choisit à son tour qu'après s'être offerte à son meilleur ami, Ricky. Lui, hippie magnifique avant l'heure, égaré peu à peu sur les chemins de la folie, c'est leur remord commun. Pourtant, qu'elle était jolie leur romance à la *Jules et Jim* dans l'Amérique des campus coincée entre la Corée et Kennedy. Mais l'un en tenait pour Camus et Dostoïevski, l'autre pour la philosophie antique, et la troisième ne jurait que par la poésie de Keats. Il est des différences qui sé-

parent plus sûrement que le temps qui passe à ne jamais passer vraiment...

Lorsqu'un homme, qui a voué sa vie aux livres sans jamais oser prendre d'autre risque que celui de l'exégèse, s'autorise, le soir venu, la liberté du roman, comme une confession trop longtemps retenue, il convient d'y prêter attention. Le coup d'essai y voisine souvent avec celui de maître. Il en alla ainsi de Lampedusa, de Gesualdo Bufalino. Ce sera désormais aussi le cas d'Hillel Halkin qui, à 72 ans, nous offre avec *Mélisande ! Que sont les rêves ?* un premier roman sublimement élégiaque. Né à New York en 1939, vivant en Israël depuis 1970, traducteur de l'hébreu vers l'anglais des grands maîtres de la littérature israélienne, Halkin n'avait jamais publié que des essais sur l'identité de son pays d'adoption et le morcellement de la mémoire juive. Ici, rien de cela, si ce n'est cette même mémoire qui n'en fait qu'à sa tête. Dans une langue épurée où la nostalgie ne convoque jamais la mièvrerie, c'est une histoire d'amour qu'il nous offre. Une histoire vraie où la vérité appartient à l'amour seul. O. M.

Hillel Halkin

Mélisande ! Que sont les rêves ?

QUAI VOLTAIRE/ LA TABLE RONDE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

MICHEL HECHTER

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-7103-6907-3

SORTIE : 17 JANVIER



9 782710 369073

16 JANVIER > PREMIER ROMAN Allemagne

L'homme d'à côté

La jeune auteure allemande **Daniela Krien** signe un roman d'initiation autour du désir et de la perte de l'innocence, en RDA à la veille de la réunification.



Maria a 16 ans, elle est partie vivre chez son petit ami Johannes, ou plutôt dans la famille du lycéen bientôt bachelier. Les Brendel sont des agriculteurs qui ont survécu aux vicissitudes de l'histoire allemande et ont pu préserver tant bien que mal un bout de leurs terres malgré la politique de collectivisation de la RDA. Avec la ferme Henner, la ferme Brendel est la plus grosse de la localité. Le temps s'est arrêté dans ce coin de Saxe. Plusieurs générations vivent sous un même toit. Les anciens : la grand-mère Frieda, Alfred, le fils de la servante de l'époque des parents de Frieda, « *devenu un appendice de la famille* » ; le père et la mère de Johannes, Siegfried et Marianne ; son jeune frère Lukas.

Maria ne va plus à l'école, traîne beaucoup, aide très peu les autres femmes. Elle préfère lire *Les frères Karamazov* de Dostoïevski et faire l'amour avec Johannes. Dans ce milieu de paysans austères, elle observe surtout les rapports entre les uns et les autres – une atmosphère faite d'injonctions paternelles, de conversations laconiques et de non-dits. L'aîné de Frieda, Volker, alcoolique et disparu depuis longtemps, est, paraît-il, le fils d'Alfred, le second fils Hartmut qui s'est



enfui à l'Ouest et n'a pas donné signe de vie depuis vingt ans.

Le régime de Honecker est sur le point de s'effondrer, et les deux Allemagnes de se réunifier. Johannes y voit l'occasion de troquer son destin d'exploitant agricole contre une ambition de photographe ; il s'inscrira l'année prochaine aux Beaux-Arts de Leipzig, entre-temps il étrenne

son nouvel appareil photo et donne un coup de main à la ferme. Maria, quant à elle, est perdue. Elle ne veut pas retourner chez sa mère, une femme quittée par son mari et sans le sou. Rester chez les Brenner ? Intenable, depuis qu'elle a fait la connaissance de Henner qui habite la ferme d'à côté. Le quadra divorcé, buveur invétéré, a la réputation d'un débauché, il est bel homme et la jeune fille tombe très vite dans les rets du désir animal. L'attraction vire à l'obsession. Henner et Maria deviennent amants : ces deux-là se livrent corps et âme. Henner confie cette blessure héritée de sa propre mère qui fut violée par des soldats russes à la fin de la guerre. Née en 1975 dans un village de Saxe, Daniela Krien, nouvelliste, poète et documentariste, signe ici son premier roman, un récit d'initiation où l'éveil à l'âge adulte passe par le désenchantement de soi-même (Maria se rend compte qu'elle doit mentir pour ne pas blesser) et la mélancolie des corps repus après l'amour. Par la voix de sa jeune narratrice, l'auteure allemande rend avec une formidable justesse de ton le passé complexe de cette partie orientale de l'Allemagne doublement meurtrie par la guerre et la ferveur communiste.

SEAN J. ROSE

Daniela Krien

Un jour, nous nous raconterons tout

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD LORTHOLARY
TIRAGE : NC
PRIX : 19 EUROS ; 340 P.
ISBN : 978-2-08-128241-4
SORTIE : 16 JANVIER



9 782081 282414

3 JANVIER > PREMIER ROMAN Ecosse

Glasgow blues

Il faut tuer Lewis Winter est le premier roman policier de **Malcolm Mackay**, né à Stornoway, dans les îles Hébrides, en Ecosse.



Le roman noir britannique se porte bien chez Liana Levi. Après avoir découvert l'épatant *Swap* d'Antony Moore, voici que l'éditrice de la place Paul-Painlevé à Paris propose *Il faut tuer Lewis Winter* de Malcolm Mackay. Un auteur plus que prometteur né à Stornoway, dans les îles Hébrides, en Ecosse. L'action de son coup d'essai se déroule dans la bonne ville de Glasgow.

Lecteur de Somerset Maugham, Calum MacLean a 29 ans. Voici un tueur à gages ayant la réputation d'être le meilleur de la nouvelle génération. Calum évolue dans le métier depuis dix ans, il n'a jamais vu « *l'intérieur d'une cellule* », travaille « *par nécessité, pas pour le luxe* » et ne boit pas d'alcool, « *sans avoir compris pourquoi* ». Pour son nouveau contrat, il doit se rendre dans



un club où l'on joue au billard en descendant de la bière et du whisky.

Le club en question est tenu par ses deux commanditaires, Peter Jamieson et John Young. Lesquels lui demandent de s'occuper du cas de Lewis Winter. Un trafiquant de drogue d'environ 45 ans, les tempes grises, qui se bat pour ne pas grossir. Bien que « *gagne-petit* », Lewis a pris des risques. Peut-être à cause des besoins de sa jeune

et sexy compagne de seize ans sa cadette, Zara Cope, qui aime sortir tous les soirs.

Calmement, Calum entame alors ses repérages. « *C'est facile de tuer un homme, mais difficile de bien le tuer* », explique-t-il. Pour lui, il s'agit là d'une tâche, rien de plus. Une tâche à laquelle il faut juste se préparer avec soin afin d'éviter les désagréments... D'entrée de jeu, Malcolm Mackay impose son rythme et son ton. L'Ecosse creuse ses personnages. Outre le précis Calum, le lecteur apprend à mieux connaître Lewis Winter. Un type en fin de course, qui boit trop et n'arrive pas à refuser quoi que ce soit à une Zara Cope qui le méprise. Parfaitement agencé et bien mené, *Il faut tuer Lewis Winter* ouvre de belle manière une trilogie policière située à Glasgow. Vivement la suite ! AL. F.

Malcolm Mackay

Il faut tuer Lewis Winter

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FANCHITA GONZALEZ BATILLE
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-86746-646-5
SORTIE : 3 JANVIER

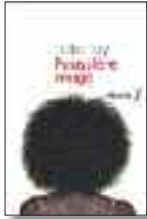


9 782867 466465

17 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

L'amour en plus

En quête de ses parents biologiques, l'auteure écossaise Jackie Kay nous plonge dans un tendre imbroglio familial qui l'entraîne jusqu'au Nigeria.



« O Seigneur Tout-Puissant, ô Seigneur Tout-Puissant, nous souhaitons la bienvenue à Jackie Kay au Nigeria. Sois remercié, ô Seigneur Tout-Puissant, de l'avoir conduite ici en sécurité. Elle a franchi les mers. Elle a débarqué sur le sol

africain pour la toute première fois. O Seigneur Tout-Puissant ! » C'est aussi la toute première fois que Jackie Kay rencontre son père, Jonathan. La voilà dans une chambre d'hôtel à Abuja, nez à nez avec un fou de Dieu récitant une prière pendant deux heures non-stop ! La poète et romancière écossaise est une fille adoptée et, à 42 ans, elle retrouve son géniteur, un botaniste africain devenu pasteur évangéliste qui, lors de ses études, eut une liaison avec une fille des Highlands. *Poussière rouge* nous suggère que, pour reprendre le titre d'un roman de Douglas Coupland, *Toutes les familles sont psychotiques*. En vérité, ses parents adoptifs un peu moins que les autres : ce couple de socialistes de Glasgow a recueilli deux enfants noirs, le frère de l'auteure et l'auteure. Beaucoup d'amour combiné à une



Jackie Kay

bonne dose de bon sens. Jamais la mère adoptive, « ma mère », tout le long du livre, n'a caché ni empêché Jackie Kay de mener son enquête généalogique, lui rappelant qu'elle « [a] été choisie » par eux. Quelques années avant de retrouver la trace de son père biologique, Kay fait la connaissance de sa génitrice, Elisabeth, une infirmière qui a également refait sa vie et perd la tête juste au moment où se noue sa relation avec son en-

fant abandonnée. Les a priori ne sont pas ceux qu'on croyait. Elisabeth, qui a perdu son accent régional, est étonnée que Jackie parle avec l'intonation des gens de Glasgow, et n'ait pas été élevée par des bourgeois. Quant à Jackie, qui a eu un fils mais s'est mise en ménage avec une femme, la poète lauréate Carol Ann Duffy, lorsqu'elle se jette à l'eau et fait son coming out à son géniteur ultrareligieux, elle ne se confronte pas tant à l'anathème qu'à l'embarras de la question : Comment vous faites ?

C'est à mourir de rire. Ce tendre récit d'imbroglio familial est un éloge du culturalisme à l'heure où le discours sur la primauté de la nature reprend du poil de la bête. A la tendresse se mêlent aussi des réflexions sur le manque et l'abandon. En dépit de tout l'amour, quand on est adopté, il demeure toujours en soi « un endroit un

peu comme les Hauts de Hurlevent, perdu dans les landes désertes, pelé, sauvage, libre et désolé. Le vent y fait rage et malmène les arbres. Je lutte contre cet endroit venteux. Il m'arrive même parfois de l'oublier. Mais il est pourtant là. Je suis en partie vaincue par ce lieu ». SEAN J. ROSE

Jackie Kay
Poussière rouge
MÉTALLIÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)
PAR CATHERINE RICHARD
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 20 EUROS / 264 P.
ISBN : 978-2-86424-897-2
SORTIE : 17 JANVIER



3 JANVIER > ESSAI France

Le barbouze de l'Antiquité

Lucien Jerphagnon avait laissé quelques savoureux inédits sur sa passion des dieux...



Pas de doute, c'est lui ! Non pas tout entier, mais par bribes, par instants saisies, par moments savourées. Lucien Jerphagnon (1921-2011) n'était pas un homme d'inédits. Il était inédit.

Inclassable comme tous les grands savants qui considèrent la connaissance comme une promenade inachevée, sujette à des conversations infinies et des fous rires plus insondables encore.

Quel autre historien de la philosophie pouvait parler avec autant d'allégresse des anges pêcheurs chez saint Augustin ou donner à un traducteur du latin des conseils du genre « sois fort en degré, mais pas tord-boyaux » ? Avec ce barbouze de l'Antiquité, l'érudition devenait un gai savoir et le passé n'était plus si lointain. On pourrait dire de lui ce qu'il disait de Jankélévitch dont il fut l'élève. « Ce que j'aimais tant chez lui, c'était cette pensée en éruption, telle qu'on en voyait apparaître les thèmes au gré de ces expressions qui n'appartenaient qu'à lui. » On imagine bien Michel Onfray confesser la même



Lucien Jerphagnon

reconnaissance envers cet insaisissable Jerphagnon qui fut son professeur.

L'homme qui riait avec les dieux nous offre quelques beaux fragments sur les sujets qui ont occupé sa vie, comme la religion. « Pourquoi croyez-vous en Dieu ? J'ai envie de vous répondre : parce que je ne peux pas vraiment faire autrement. » Jerphagnon, qui écrivait ses lettres à l'encre violette, ne pratiquait pas pour autant l'onction cardinalice. Bien au contraire.

On retrouve dans cette quinzaine de textes des réflexions sur la démocratie dans l'Empire romain et de subtiles analyses sur le temps de l'histoire et l'éternité des dieux. Et toujours, à la lecture, le sentiment de quelque chose qui pétillie, sans jamais être pédant ou hors de portée. « On peut avoir une

tête vide derrière un front ravagé par la métaphysique. » Il cite encore Jankélévitch pour écarter ces philosophes qui installent des concepts comme des barrières infranchissables.

Voilà pourquoi ces savoureux inédits n'apparaissent pas comme des fonds de tiroir, mais plutôt comme des dessus de bureau, presque prêts à la publication. On devrait distribuer sa belle conférence de réception à l'Académie d'Athènes à tous les députés européens pour qu'ils prennent conscience que nous devons plus à la Grèce qu'elle ne nous doit... Mais, comme le dit si justement le sage Jerphagnon, « les mots vieillissent avec les civilisations ». Alors oui, on saisit dans ces proses toute l'agilité de l'historien de la philosophie, l'éditeur de saint Augustin dans la « Pléiade », l'auteur d'une admirable *Histoire de la Rome antique* (Tallandier, 2011) et d'un recueil de citations sur la sottise (Albin Michel, 2010). « Il me semble entendre ta voix », confie sa femme, Thérèse, dans une émouvante préface. Sa voix, certes, et sa culture espiègle. LAURENT LEMIRE

Lucien Jerphagnon
L'homme qui riait avec les dieux
ALBIN MICHEL

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 19 EUROS / 272 P.
ISBN : 978-2-226-24309-6
SORTIE : 3 JANVIER



3 JANVIER > **ESSAI** Italie

Triste poison



Des sept péchés capitaux, c'est le moins avouable. L'envie a une mauvaise réputation et personne n'ose déclarer y céder. Dans un essai audacieux, Elena Pulcini a enquêté sur cette « *passion triste* » qui nous tire vers le bas, tout près de la dépression et pas très loin du ressentiment. Philosophe, professeure à l'université de Florence, elle a déjà signé en français, chez Champion, un essai sur Rousseau (*Amour-passion et amour conjugal : Rousseau et l'origine d'un conflit moderne*, 1998). Il y était déjà question en filigrane de cette disposition qui rend malheureux. Car l'envieux est rarement joyeux. Il souffre non seulement de ce qu'il n'a pas, mais surtout de ce que les autres possèdent. Dans une époque qui glorifie le profit et la consommation, l'envie n'a jamais été aussi présente. Bien mieux, elle est constamment suscitée par les nouveaux modèles de Machin ou les ultimes versions de Truc.

Comment est-on passé du désir d'être à celui d'avoir ? Elena Pulcini refait le parcours. Elle convoque les penseurs, de Platon à Žižek, explique en quoi ce « *vertige du manque et de la peur* » tisse un lien avec la superstition populaire du « *mauvais œil* » et combien le

Elena Pulcini



« *germe de l'envie* » s'épanouit dans la comparaison et la proximité. On n'envie pas ce que l'on n'aura jamais, mais ce qu'on aurait pu avoir. Dans une impeccable démonstration, l'auteure montre comment cette « *morsure* » qui ne se satisfait de rien débouche sur le ressentiment social, la haine de l'autre et combien les conséquences de l'envie, « *le seul vice sans plaisir* », sont dévastatrices dans nos sociétés. L. L.

Elena Pulcini

L'envie. Essai sur une passion triste

LE BORD DE L'EAU

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR THAMY AVOUCH

TIRAGE : 1 250 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-35687-199-2

SORTIE : 3 JANVIER



9 782356 871992

3 JANVIER > **ESSAI** France

Mâle Moyen Age

Valérie Toureille révèle la société médiévale derrière ses crimes et ses châtiments.



Un homme tue parce qu'on lui a mal parlé, un autre poignarde pour un regard, une femme incendie la maison de celui qui l'a ignorée. Non, vous n'êtes pas dans une banlieue chaude du XXI^e siècle, mais au Moyen Age ! Bienvenue dans une société rurale, avec ses codes moraux et sa vie fragile ! C'est l'un des aspects les plus novateurs du livre de Valérie Toureille. Son travail érudit, éclairé par de nombreuses affaires, nous plonge dans un univers qui rompt avec la vision d'une justice médiévale archaïque et expéditive. Certes, la mort est omniprésente, mais la notion de violence est alors réservée au viol et elle est manifeste dans ce long Moyen Age où chacun est armé d'une épée ou d'un couteau. La notion de crime au sens contemporain du terme n'existe pas. Seuls prévalent les codes d'honneur, la parole donnée, une morale qui s'enracine dans la communauté et la tradition. On excuse ainsi l'assassinat sous couvert d'une trahison ou d'un accord rompu. Maître de conférences à l'université de Cergy-Pontoise, Valérie Toureille nous entraîne avec une belle vigueur dans les subtilités du droit médiéval. De cet examen des archives, elle fait ressurgir la bande

des Coquillards fréquentée par Villon ou le procès de Gilles de Rais, au cours duquel le juge devient enquêteur. Elle nous offre ainsi toute la palette des couleurs judiciaires de ce « *mâle Moyen Age* », comme disait Duby, dans lequel la femme devait trouver sa place en évitant d'être brutalisée.

Le crime révèle la société, le châtiment sa morale. La légende noire d'un Moyen Age sanglant avec des juges monstrueux est ici bien écornée. Nous assistons plutôt à une justice qui tâtonne et invente peu à peu de nouveaux cadres pour les délits, à partir du renforcement de l'autorité royale au XIII^e siècle. Le diable paraît bien absent des préoccupations de ces juges plus cléments qu'on ne le pense. Pour eux, le premier crime c'est le vol, car il trahit la confiance, porte atteinte à la propriété et rompt avec les valeurs communes. On voit bien ainsi comment le droit « *invente* » la figure du criminel.

En examinant la société médiévale au travers de ses crimes et de ses châtiments, Valérie Toureille montre la place des arrangements, de la réparation ou du pardon dans une société dont la violence masque la fragilité. L. L.

Valérie Toureille

Crime et châtiment au Moyen Age

SEUIL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-02-094466-3

SORTIE : 3 JANVIER

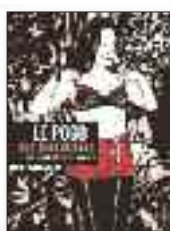


9 782020 944663

2 JANVIER > **BD** France

D'amour et de haine

A la fois illustratrice pour la jeunesse et fanzineuse punk, Eugénie Lavenant réussit une jolie sortie trash en adaptant une nouvelle vénéneuse de Jean Vautrin.



Illustratrice pour la jeunesse le jour chez Milan, Bayard, Nathan, Magnard ou Play Bac ; fanzineuse punk la nuit... Née en 1975, Eugénie Lavenant, alias Virginie Perrot Soumagnac ou encore simplement Ninie, mène une double carrière. Parfois ses deux facettes se trouvent associées, comme dans la série de bande dessinée *Cruelle Joëlle* (2 tomes parus chez Sarbacane), qui fut nommée pour les prix du Festival international de la BD d'Angoulême en 2011. Mais c'est bien son versant trash qu'elle met en valeur avec brio dans cette adaptation du *Pogo aux yeux rouges*, une nouvelle noire, étrange et poétique issue du recueil *Baby boum* de Jean Vautrin. Il s'agit du récit, à la première personne, d'un jeune journaliste parisien ambitieux, abordé, pendant un mois d'août caniculaire, dans les rues de la capitale par un clochard alcoolique chaussé de bottes en caoutchouc blanches, qui le suit depuis trois jours. Ce dernier, fan de jazz



désormais hors d'usage, s'est appelé Alphonse Tourpe avant de se rebaptiser Zacharie Blue après sa mort accidentelle. C'est du moins ce qu'il raconte entre deux verres d'alcool, en même temps qu'une vie d'amour et de désillusion, assortie d'une rancune tenace qui prépare un trouble final. Eugénie Lavenant restitue le tout d'un trait cash comme celui de Chantal Montellier, et mélancolique tel celui du grand maître argentin du noir et blanc José Muñoz.

FABRICE PIAULT

Jean Vautrin,
Eugénie Lavenant

Le pogo aux yeux rouges

SARBACANE

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 80 P. ; N & B

ISBN : 978-2-84865-576-5

SORTIE : 2 JANVIER



9 782848 655765